

1 Au chapitre 15 de son évangile, Luc enchaîne trois paraboles : la brebis perdue, la drachme perdue et le fils prodigue. Ces trois récits évoquent ce qui est perdu et retrouvé. Le Père le dit à la fin du récit : 'il faut bien se réjouir ; ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé.' De même un berger retrouve sa brebis fourvoyée et une ménagère retrouve une monnaie de grande valeur égarée dans la maison. La leçon de cet enseignement est simple : retrouver ce qui est perdu suscite une joie légitime. Cette joie habite Jésus qui, au nom de Dieu, accueille des égarés de la vie. Elle habite aussi le cœur de Dieu dès lors que certains de ses enfants reviennent à lui. C'est pourquoi on appelle habituellement ces trois historiettes les paraboles de la miséricorde. C'est en effet la réponse de Jésus aux pharisiens et aux scribes qui lui reprochent de faire bon accueil aux pécheurs et de manger avec eux.

2 Luc a réuni ces trois anecdotes en un seul récit cohérent pour répondre à une question : qu'est-ce que le salut ? Car peut-être que parler de ce qui est perdu, c'est parler du salut. Le salut, un mot et une notion compliquée. Je vous fais cette proposition très simple. Le salut, c'est être en relation avec Dieu. Celui qui est en relation avec Dieu, il est sauvé. Celui qui est coupé de Dieu, il est perdu. La relation avec Dieu, c'est comme un branchement électrique. Si vous connecter des appareils à une prise de courant, vous aurez de la lumière, de la chaleur, des images, des sons, vous pourrez communiquer avec d'autres grâce à un téléphone et un ordinateur. Si la prise est débranchée ou si la ligne est coupée, alors vous vous retrouvez dans le noir, dans le froid, isolés. Et là vous êtes mal, vous êtes très mal. Eh bien c'est la même chose, pour ceux qui sont coupés de Dieu. Oui à travers cette drachme, cette brebis, cet enfant perdu, Luc nous parle du salut. Mais alors que les deux premières paraboles, la brebis et la drachme, insistent sur la quête et donc sur l'initiative divine, la troisième néglige toute recherche entreprise par le père et privilégie la démarche du fils qui part vivre sa vie avant de revenir au port du salut. L'attention est alors focalisée sinon sur la participation de l'être humain au salut, du moins sur la repentance et la conversion de celui qui revient à Dieu.

3 Les récits autour de la drachme et de la brebis soulignent que le salut c'est d'abord l'affaire de Dieu. C'est Dieu qui en prend l'initiative. Ces deux histoires mettent en valeur la dimension de quête, de recherche.

Oui, Dieu est en quête de l'homme, pour reprendre le titre d'un livre célèbre d'un rabbin américain. Dieu cherche l'homme égaré comme un berger cherche la brebis en déshérence. Luc se plaît à souligner l'activité du maître qui déploie toute son énergie pour retrouver sa brebis. Le berger se met en route et de celle-ci, il ignore si elle sera courte ou longue. Le voilà dans le désert, au péril de la nature et des intempéries. Et une fois la brebis retrouvée, il la met sur ses épaules pour une nouvelle étape. Le retour à la bergerie est encore une marche d'épreuve pour le berger. De même Luc décrit l'ardeur de la ménagère, à la recherche de la pièce d'argent qui a roulé quelque part. Elle allume, elle balaye, elle fouille avec minutie, elle inspecte, elle range, elle ouvre l'œil. Et dans ce descriptif, nous avons un portrait saisissant du Christ, bon berger, lui qui ne cesse d'arpenter la terre des hommes, pour aller au-devant de tous celles et ceux qui, pour une raison ou une autre, sont perdus. Christ s'est donné de la peine. Ces deux historiettes ont aussi en commun de valoriser la joie éprouvée par Dieu lorsqu'un homme accepte d'être recherché par Lui. L'évangéliste célèbre la joie des retrouvailles. Il chante l'harmonie que suscite la restauration de l'alliance entre Dieu et sa créature.

4 Du salut Dieu est donc à l'origine. Le deuxième aspect que Luc veut souligner c'est que le salut ne se déploie pleinement et ne prend sa signification entière qu'à une condition supplémentaire. Il convient que cette joie éprouvée soit partagée avec d'autres, comme si une joie solitaire n'était pas envisageable. Une fois la brebis retrouvée, l'homme appelle connaissances et amis. La femme rassemble également ses voisines. C'est le cas également du père qui organise un grand festin, y conviant ses amis et ses enfants. Or c'est pour les pharisiens et les scribes que Jésus précisément raconte ces trois paraboles, ceux-là même qui lui reprochent de faire la fête avec les collecteurs d'impôts et les pécheurs. Il tient à leur faire comprendre que le salut, cela n'est pas simplement une affaire personnelle entre un homme et Dieu mais que ça concerne toute la communauté. Il y a un lien étroit entre l'accueil personnel du salut et l'accueil dans l'Eglise. Dit autrement, cela montre que le salut n'est pas qu'une affaire individuelle, mais qu'il a une dimension communautaire. En l'occurrence le partage d'une même table par des croyants d'origines diverses est le signe que le salut est véritablement advenu. Pour parler du salut, il y a une symbolique du troupeau : les sauvés forment le peuple de Dieu. Il y a la symbolique de la famille : un rassemblement de sœurs et de frères réconciliés. Et il y a la symbolique du repas. La commensalité, le repas partagé, c'est un test, un critère : dis-moi avec qui tu te mets à table et je te dirai qui tu es. C'est en pratiquant une table commune que l'Eglise tient ou qu'elle tombe en fin de compte. L'Eglise peut se revendiquer, devant le monde et devant Dieu, comme communauté des sauvés. Mais le signe qu'il en est vraiment ainsi, c'est l'accueil mutuel que nous nous accordons, pas une démarche purement formelle, mais un accueil bienveillant sans murmure et sans dénigrement, une table ouverte. Jésus de Nazareth rêve d'un peuple de Dieu renouvelé, ouvert à tous, dans une communion fraternelle et festive. Il se heurte à l'hostilité des scribes et des pharisiens, défenseurs de la tradition religieuse qui en ont confisqué le sens à leur profit. Jésus ne lance pas sur eux d'invectives. Il leur raconte ces belles petites histoires, pour suggérer que seule une communauté réconciliée emplît de joie le cœur de Dieu et le cœur de ceux qui sont rassemblés au nom de Dieu.

5 Dernier point que j'aimerais souligner. Un grand théologien allemand, Helmut Gollwitzer, a publié un commentaire de l'évangile de Luc qu'il a intitulé *La joie de Dieu*. HG avait été enrôlé dans la Wehrmacht. Il a combattu sur le front de l'Est et est resté prisonnier de guerre jusqu'en 1949. Il a raconté que dans ces années, il lui avait été donné de faire l'expérience de la joie de Dieu. Au sens où précisément cette joie vient de Dieu et où les hommes sont invités à la partager. Joie et salut sont peut-être synonymes. Celui qui est joyeux est sauvé. Celui qui est triste est perdu. En tout cas c'est le propre de Dieu de nous communiquer sa joie. Nous sentons bien que le sentiment de joie qui peut nous habiter à certains moments ne vient ni de la terre ni de nous. Il vient d'ailleurs comme une lumière qui nous illumine, comme une présence inconnue. Paul le disait aux Galates : la joie est un fruit de l'Esprit, c'est un don de Dieu. Et notre joie est une participation à la joie de Dieu, à la joie du Christ ressuscité qui nous pousse à aimer, à espérer, à sortir de nous-mêmes pour aller à la rencontre des autres. Car la joie bien sûr, ça ne se cultive pas, ça ne s'achète pas, ça ne se thésaurise pas. Cela se reçoit et cela se partage avec d'autres, comme on partage le bon pain de la route et le vin de la fête. Peut-être qu'aujourd'hui, certains et certaines ne sont pas dans la joie. Qu'avez-vous perdu ? Que voudriez-vous retrouver ? Mais qui pourrait dire qu'il n'a jamais connu de joie ? Nous sommes ainsi faits : il nous est plus facile de nous arrêter à ce qui nous fait difficulté qu'à nous appuyer sur ces moments de joie. Alors peut-être conviendrait-il de faire mémoire de toutes les joies

reçues, vécues et partagées. Ainsi nous pourrons rendre grâce à Dieu et chanter avec le psalmiste : 'Que ton esprit généreux me soutienne. Rends-moi la joie de ton salut.' AMEN